



PELLUCHON Corine

Les nourritures. Philosophie du corps politique

Éditions du Seuil, 2015, 389 pages

Pourquoi les enjeux du développement durable et de l'agro-écologie, la question du bien-être animal ou la préservation de la saine alimentation ont-ils autant de mal à entrer dans le champ des délibérations démocratiques ? Pourquoi la transformation des rapports de l'homme avec la nature ou avec les autres espèces vivantes contribue-t-elle si peu à l'évolution de nos modalités de gouvernance et de nos processus de prise de décision ? Que faire pour que les éthiques environnementales, élaborées au fil des décennies, pénètrent vraiment les institutions et les débats politiques ? Comment dépasser des modes de vie dont les conséquences écologiques et sociales vont à l'encontre des discours vertueux qui abondent dans la société civile ? Telles sont les principales questions auxquelles Corine Pelluchon (professeure à l'université de Franche-Comté) essaie de répondre dans ce dense essai philosophique.

Il serait vain, ici, de chercher à résumer ses argumentations et constructions conceptuelles, qui visent dans une première partie (avec Husserl et surtout Lévinas) à élaborer une nouvelle phénoménologie de l'existence, puis dans la seconde partie (avec Hobbes, Locke, Rousseau, Kant, Rawls), à fonder un « nouveau contrat social » et à construire une véritable démocratie écologique. On se contentera donc de souligner les linéaments et articulations de son raisonnement.

Pelluchon insiste d'abord sur le fait que la faim et la satiété sont, en tant que besoins primitifs, les points de départ de nos expériences et de notre existence. Notre rapport au

monde est, au commencement même, un rapport de dépendance essentielle à ce qui alimente notre corps et à *ceux* qui l'alimentent. Cette « corporéité du sujet » fait que vivre, c'est toujours « vivre de », c'est toujours assimiler des substances externes. La consubstantialité nourricière de l'homme et du monde détermine pour toujours le rapport entre les êtres, et entre les êtres et les choses.

Au fil de la vie, nous reproduisons en toutes choses ce schéma alimentaire primordial et nous nous « nourrissons » littéralement d'éléments naturels, d'air, de lumière, de sons, d'eau, de chaleur, d'odeurs, de sensations, etc. Ces incorporations répétées donnent à l'écologie un fondement anthropologique, et permettent vraiment de reconsidérer ce que signifie « habiter la Terre », notre « maison commune ». Mais nous nous nourrissons aussi de relations humaines, de société et de productions artificielles, de travail, de sentiments, de culture, de divertissements, de ville et de paysages. Nous incorporons tous ces milieux qui nous entourent, nous sommes ce dont nous dépendons et qui nous perfuse. Ce monde qui assure notre *subsistance* est aussi celui qui définit notre *substance*.

Cette « phénoménologie des nourritures » induit un changement des rapports avec la nature. Toutes ces « nourritures » vitales font que nous sommes partie prenante de notre environnement et que celui-ci ne peut donc plus être pensé, comme dans l'écologie classique, comme un ensemble de « ressources » externes qu'il s'agirait de protéger, d'économiser, de sanctuariser. La nature n'a plus seulement une valeur instrumentale ou récréative, comme dans l'idéologie du développement durable, qui cautionne une croissance destructrice et financiarise les richesses produites par la nature en développant de nouveaux marchés : services écologiques, puits de carbone, permis de polluer, etc.

Parler de « nourritures » plutôt que de « ressources » entraîne aussi un changement des relations humaines et des rapports sociaux. Notre existence ne peut pas être strictement individuelle, elle est nécessairement collective car nous appartenons au monde commun de toutes les espèces, de l'écosphère et de la biodiversité. Nous partageons l'espace et le milieu des autres existants, qui nous nourrissent et que nous nourrissons. Cette co-nourriture transcende même le renouvellement des générations, puisque nous dépendons des ascendants qui ont façonné nos « nourritures », et que nous devons préserver ces nourritures pour ne pas imposer aux descendants une « vie diminuée ».

Cette phénoménologie des nourritures suppose également une évolution des rapports aux animaux. L'homme ne peut plus assujettir et condamner les milliards de bêtes de l'industrie agroalimentaire, co-habitants intimement mêlés à notre vie, qui doivent bénéficier de respect, de droits positifs et de conditions décentes d'accomplissement. L'auteure milite pour que tout ce qui est non-humain ne soit plus traité comme des choses à exploiter, et pour que soit refondé le pacte qui nous lie à ces non-humains : il est temps de procurer à la question animale une ontologie et une théorie politique.

La faim étant ce besoin primitif qui marque notre dépendance essentielle, manger est un acte tout à la fois économique, psychique, moral et politique. Il faut donc renforcer le droit à l'alimentation, nouvelle forme avancée des Droits de l'homme. Il faut aussi assurer la souveraineté alimentaire, reconnaître le caractère spécifique du commerce des denrées, le protéger et le doter d'une régulation internationale adaptée. Pour Pelluchon, les « changements les plus importants commencent par notre vie quotidienne et concernent

notre corps, en particulier notre façon de nous nourrir » (p. 333). Cette alimentation doit être produite par des types d'agriculture s'appuyant sur la biodiversité et la dynamique des écosystèmes.

In fine, la « phénoménologie des nourritures » contribuera aussi à changer notre rapport à la politique. Si l'on veut que l'écologie entre dans la politique, il faudra que la politique entre dans l'écologie. Il faudra formuler un nouveau contrat social, ériger une théorie de la justice comme « partage des nourritures », et fonder une nouvelle organisation politique et de nouveaux devoirs de l'État à l'aune de ce partage. L'avènement de cette démocratie écologique supposera un nouveau rapport au temps, une lutte contre les idéologies de « l'avenir fermé », une conception neuve du monde faisant toute sa place à « l'homme prospectif » de Ricoeur et de Levinas.

Comme on le voit, cet ouvrage riche propose de nombreux développements très intéressants sur les belles imperfections de notre monde, sur les voies futures pour le changer, et si possible l'améliorer. Le lecteur y trouvera de nombreuses pistes pour repenser la nature, l'agriculture, le règne animal, les enjeux climatiques et énergétiques, l'alimentation, les questions de justice, de partage ou de citoyenneté.

Corine Pelluchon articule bien l'analyse des changements de société et celle des outils et institutions politiques susceptibles de les gérer et piloter. Elle sait nous faire partager sa volonté de dépasser les limites de la politique actuelle, pour bâtir une nouvelle éthique capable de prendre en compte les enjeux planétaires et de construire un avenir pour l'humanité. Elle réussit aussi à faire une synthèse des grandes approches des questions environnementales au sein de la tradition philosophique (phénoménologie, herméneutique, philosophie politique du contrat, éthique et morale, théorie de la justice), avec un solide travail de relecture des auteurs, de reconstruction des concepts et de distillation philosophique des idées.

En revanche, le livre paraît moins assuré quand l'auteure discute des réalités quotidiennes et des faits de société. Il nous semble qu'elle sélectionne certains phénomènes au détriment d'autres, et qu'elle retient surtout ceux qui justifient et renforcent son entreprise philosophique. Et il se peut qu'une partie des problèmes et des tendances sur lesquels elle fonde son raisonnement soient moins des vérités objectivées que des discours que la société tient sur elle-même. Le livre donne aussi l'impression de compiler des chapitres plus ou moins articulés entre eux ; il en va de même pour les deux parties, qui sont plus juxtaposées que complémentaires. Enfin il n'est pas sûr, contrairement à la thèse centrale défendue, que notre être-au-monde ne soit qu'une amplification de notre lien initial aux nourritures : faire de la nutrition la matrice des rapports sociaux et politiques est hasardeux à une époque où nos modes de vie nous amènent à avoir une alimentation de plus en plus industrialisée, fonctionnelle, et soumise à des impératifs externes.

Bruno Héralut

Chef du Centre d'études et de prospective

MAAF

bruno.herault@agriculture.gouv.fr